

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS À CHYPRE ET EN GRÈCE
RENCONTRE AVEC LES PRÉTRES, RELIGIEUX ET RELIGIEUSES, DIACRES,
CATÉCHISTES, ASSOCIATIONS ET MOUVEMENTS ECCLÉSIAUX DE CHYPRE

Cathédrale maronite Notre-Dame-des-Grâces à Nicosie - Jeudi 2 décembre 2021

Béatitudes, chers frères Évêques,
chers prêtres, religieuses et religieux,
chers catéchistes, frères et sœurs, *Xaíρετε ! [Salut]*

Je suis heureux d'être parmi vous. Je désire exprimer ma gratitude au Cardinal Béchara Boutros Raï pour les paroles qu'il m'a adressées et saluer affectueusement le Patriarche Pierbattista Pizzaballa. Merci à tous, pour votre ministère et votre service ; en particulier à vous, mes sœurs, pour l'œuvre éducative que vous accombez dans les écoles, très fréquentées par les jeunes de l'île, lieu de rencontre, de dialogue, d'apprentissage dans l'art de construire des ponts. Merci ! Merci à tous pour votre proximité avec les personnes, en particulier dans les contextes sociaux et de travail où cela est plus difficile.

J'exprime ma joie de visiter cette terre, en marchant comme pèlerin sur les traces du grand Apôtre Barnabé, fils de ce peuple, disciple amoureux de Jésus, intrépide annonciateur de l'Évangile qui, passant parmi les communautés chrétiennes naissantes, voyait la grâce de Dieu à l'œuvre, s'en réjouissait et « les exhortait tous à rester d'un cœur ferme attachés au Seigneur » (Ac 11, 23). Et je viens avec le même désir : voir la grâce de Dieu à l'œuvre dans votre Église et sur votre terre, me réjouir avec vous pour les merveilles que le Seigneur opère et vous exhorter à toujours persévérer, sans vous fatiguer, sans jamais vous décourager. Dieu est plus grand ! Dieu est plus grand que nos contradictions ! Allons de l'avant !

Je vous regarde et je vois la richesse de votre diversité. En effet, une belle « macédoine » ! Vous êtes tous différents. Je salue l'Église maronite qui a accosté sur l'île à plusieurs reprises au cours des siècles, souvent en traversant de nombreuses épreuves, et qui a persévétré dans la foi. Quand je pense au Liban, je suis très préoccupé par la crise dans laquelle il se trouve et je ressens la douleur d'un peuple fatigué et éprouvé par la violence et la souffrance. Je porte dans ma prière le désir de paix qui monte du cœur de ce pays. Je vous remercie pour ce que vous faites ici dans l'Église, pour Chypre. Les cèdres du Liban sont souvent cités dans l'Écriture comme des modèles de beauté et de grandeur. Mais même un grand cèdre commence par les racines et pousse lentement. Vous êtes ces racines, transplantées à Chypre pour répandre le parfum et la beauté de l'Évangile. Merci !

Je salue aussi l'Église latine, présente ici depuis des millénaires, qui a vu croître dans le temps, en même temps que ses fils, l'enthousiasme de la foi et qui aujourd'hui, grâce à la présence de beaucoup de frères et de sœurs migrants, se présente comme un peuple « multicolore », un véritable lieu de rencontre entre différentes ethnies et cultures. Ce visage d'Église reflète le rôle de Chypre au sein du continent européen : une terre aux champs dorés, une île caressée par les vagues de la mer, mais surtout une histoire qui est un enchevêtrement de peuples, une mosaïque de rencontres. Il en est de même pour l'Église : catholique, c'est-à-dire universelle, un espace ouvert où tous sont accueillis et rejoints par la miséricorde de Dieu et par l'invitation à aimer. Il n'y a pas et il ne

doit pas y avoir pas de murs dans l'Église catholique. N'oublions pas cela ! Aucun d'entre nous n'a été appelé à être un prédicateur prosélyte, jamais. Le prosélytisme est stérile, il ne donne pas la vie. Nous avons tous été appelés par la miséricorde de Dieu, qui ne s'épuise jamais à appeler, qui ne s'épuise jamais à être proche, qui ne s'épuise jamais à pardonner. Où sont les racines de notre vie chrétienne ? Dans la miséricorde de Dieu. Nous ne devons jamais l'oublier. Le Seigneur ne déçoit pas ; sa miséricorde ne déçoit pas. Elle nous attend toujours. Dans l'Eglise catholique, n'y a pas de murs et, s'il vous plaît, qu'il n'y en ait jamais ! Elle est une maison commune, le lieu des relations, la coexistence des diversités. Tel rite, tel autre rite... until voit les choses de cette manière, telle sœur les voit ainsi, telle autre les voit autrement... C'est la diversité de chacun et, dans cette diversité, la richesse de l'unité. Et qui fait l'unité ? L'Esprit Saint. Comprenne qui pourra. C'est lui l'auteur de la diversité et le créateur de l'harmonie. Saint Basile le disait : « *Ipse harmonia est* ». C'est lui qui permet la diversité des dons et l'unité harmonique de l'Eglise.

Très chers amis, je voudrais maintenant partager avec vous quelque chose à propos de saint Barnabé, votre frère et patron, en tirant de sa vie et de sa mission deux mots.

Le premier est *patience*. On parle de Barnabé comme étant un grand homme de foi et d'équilibre, qui est choisi par l'Église de Jérusalem - on peut dire de l'Église mère - comme la personne la plus apte à visiter une nouvelle communauté, celle d'Antioche, composée de plusieurs néo-convertis du paganisme. Il est envoyé pour aller voir ce qui se passe, presque comme un explorateur. Il y trouve des personnes qui proviennent d'un autre monde, d'une autre culture, d'une autre sensibilité religieuse ; des personnes qui viennent à peine de changer de vie et qui ont donc une foi pleine d'enthousiasme, mais encore fragile, comme toujours dans les débuts. Dans cette situation, l'attitude de Barnabé est d'une grande *patience*. Il sait attendre. Il sait attendre que l'arbre grandisse. C'est la patience de se mettre constamment en voyage ; la patience d'entrer dans la vie de personnes jusque-là inconnues ; la patience d'accueillir la nouveauté sans la juger à la hâte ; la patience du discernement qui sait saisir partout les signes de l'œuvre de Dieu ; la patience pour "étudier" d'autres cultures et traditions. Barnabé a surtout la *patience de l'accompagnement* : il laisse grandir, il accompagne. Il n'écrase pas la foi fragile des nouveaux arrivés par des attitudes rigoureuses, inflexibles, ou par des demandes trop exigeantes quant à l'observance des préceptes. Non. Il laisse grandir, il les accompagne, les prend par la main, leur parle. Barnabé ne se scandalise pas, comme un papa et une maman ne sont pas scandalisés par leurs enfants, mais les accompagnent, les aident à grandir. Gardez cela en mémoire : les divisions, le prosélytisme dans l'Eglise, cela ne va pas. Laisse grandir et accompagne. Et si tu dois reprendre quelqu'un, fais-le, mais avec amour, paisiblement. Barnabé est l'homme de la patience.

Nous avons besoin d'une *Église patiente*, chers frères et sœurs. D'une Église qui ne se laisse pas bouleverser ni troubler par les changements, mais qui accueille sereinement la nouveauté et discerne les situations à la lumière de l'Évangile. Sur cette île, le travail que vous accomplissez pour accueillir les nouveaux frères et sœurs qui arrivent d'autres rives du monde est précieux. Comme Barnabé, vous êtes appelés vous aussi à cultiver un regard patient et attentif, à être des signes visibles et crédibles de la patience de Dieu qui ne laisse jamais personne hors de la maison, jamais personne privé de sa tendre étreinte. L'Église qui est à Chypre a ses bras ouverts : elle accueille, elle intègre, elle accompagne. C'est un

message important pour l'Église dans toute l'Europe, marquée par la crise de la foi : il ne sert à rien d'être impulsifs, il ne sert à rien d'être agressifs, ou nostalgiques, ou plaintifs, mais il est bon d'aller de l'avant en lisant les signes des temps, et aussi les signes de la crise. Il faut recommencer à annoncer l'Évangile avec patience, avec en main les Béatitudes, en les annonçant surtout aux nouvelles générations. À vous frères évêques, je voudrais dire : soyez des pasteurs patients dans la proximité, ne vous lassez jamais de chercher Dieu dans la prière, de chercher les prêtres dans la rencontre, les frères des autres confessions chrétiennes avec respect et sollicitude, les fidèles là où ils habitent. Et à vous, chers prêtres qui êtes parmi nous, je voudrais dire : soyez patients avec les fidèles, toujours prêts à les encourager, soyez les ministres inlassables du pardon et de la miséricorde de Dieu. Jamais des juges rigoureux, mais toujours des pères aimants.

Lorsque je lis la parabole du fils prodigue... le frère aîné était un juge sévère, mais le père était miséricordieux, l'image du Père qui pardonne toujours, et même, qui attend de pouvoir nous pardonner ! L'année dernière, un groupe de jeunes qui produisent des concerts de musique *pop* a voulu présenter la parabole du Fils prodigue, chantée sur de la musique *pop* et avec les dialogues... C'était magnifique ! Mais le plus beau était cette discussion finale, lorsque le fils prodigue va voir un ami et lui dit : « Je ne peux pas continuer comme ça. Je veux rentrer à la maison, mais j'ai peur que papa me ferme la porte au nez et me mette dehors. J'ai peur et je ne sais pas quoi faire » - « Mais ton père est bon ! » - « Oui, mais tu sais... mon frère est là, il lui monte la tête contre moi ». Vers la fin de cet opéra *pop* sur le fils prodigue, cet ami lui dit : « Fais une chose : écris à ton père et dis-lui que tu veux revenir mais que tu as peur qu'il ne t'accueille pas. Dis à ton père que, s'il veut bien t'accueillir à nouveau, il mette un mouchoir sur la plus haute fenêtre de la maison, afin qu'il te prévienne à l'avance s'il va t'accueillir à nouveau ou te jeter dehors ». L'acte prend fin. Dans l'acte suivant, le fils est en route pour la maison de son père. Et, alors qu'il est en route, il se retourne et l'on voit la maison de son père : elle est pleine de mouchoirs blancs ! Recouverte ! Voilà qui est Dieu pour nous. Voilà qui est Dieu pour nous. Il ne se lasse jamais de pardonner. Et quand le fils commence à parler : « Ah, Seigneur, j'ai fait... » - « Chut », il le fait taire.

A vous, les prêtres : s'il vous plaît, ne soyez pas rigoristes dans vos confessions. Lorsque vous voyez que quelqu'un est en difficulté, dites : « Je comprends, je comprends ». Cela ne veut pas dire « tolérance », non. Cela signifie avoir un cœur de père, tout comme Dieu a un cœur de père. L'œuvre que le Seigneur accomplit dans la vie de toute personne est une histoire sacrée : laissons-nous nous passionner par elle. Dans la variété multiforme de votre peuple, la patience c'est aussi avoir des oreilles et des coeurs pour différentes sensibilités spirituelles, différentes manières d'exprimer la foi, différentes cultures. L'Église ne veut pas uniformiser - je vous en prie, surtout pas ! -, mais intégrer toutes les cultures, toutes les préoccupations des personnes, avec une patience maternelle, parce que l'Eglise est une mère. C'est ce que nous désirons faire avec la grâce de Dieu dans l'itinéraire synodal : prière patiente, écoute patiente pour une Église docile à Dieu et ouverte à l'homme. Voilà pour la patience, l'une des caractéristiques de Barnabé.

Dans l'histoire de Barnabé, il y a un second aspect important que je voudrais souligner : sa rencontre avec Paul de Tarse et leur amitié fraternelle, qui les conduira à vivre la mission ensemble. Après la conversion de Paul, d'abord persécuteur acharné des chrétiens, « tous avaient peur de lui, car ils ne croyaient

pas que lui aussi était un disciple » (*Ac 9, 26*). Le Livre des Actes des Apôtres dit ici une chose très belle : « Barnabé le prit avec lui » (v. 27). Il le présente à la communauté, il raconte ce qui lui est arrivé, il se porte garant pour lui. Écoutons ceci, « *il le prit avec lui* ». L'expression rappelle la mission même de Jésus qui a pris avec lui les disciples sur les routes de la Galilée, qui a pris sur lui notre humanité blessée par le péché. C'est une attitude d'amitié, une attitude de partage de vie. Prendre avec soi, prendre sur soi, c'est prendre en charge l'histoire de l'autre, se donner le temps pour le connaître sans l'étiqueter – ce péché d'étiqueter les personnes, par pitié ! –, le porter sur les épaules quand il est fatigué ou blessé, comme le fait le bon samaritain (cf. *Lc 10, 25-37*). Cela s'appelle la *fraternité*. Voici le deuxième mot que je voulais vous dire. Le premier : *patience* ; le second : *fraternité*.

Barnabé et Paul voyagent ensemble comme des frères pour annoncer l'Évangile, même dans les persécutions. Dans l'Église d'Antioche, ils restèrent ensemble « pendant toute une année et instruisirent une foule considérable » (*Ac 11, 26*). Tous deux sont ensuite, par la volonté de l'Esprit Saint, réservés pour une mission plus grande et « s'embarquent pour Chypre » (*Ac 13, 4*). Et la Parole de Dieu courait et grandissait non seulement à cause de leurs qualités humaines, mais surtout parce qu'ils étaient frères au nom de Dieu et que leur fraternité faisait resplendir le commandement de l'amour. Des frères différents – comme les doigts de la main, tous divers –, mais tous également dignes. Des frères. Puis, comme il arrive dans la vie, un fait inattendu se produit : les Actes racontent que les deux ont un fort désaccord et leurs routent se séparent (cf. *Ac 15, 39*). Même entre frères on discute, parfois on se dispute. Paul et Barnabé, cependant, ne se séparent pas pour des raisons personnelles, mais parce qu'ils discutent de leur ministère, sur la façon de mener la mission, et ils ont des visions différentes. Barnabé désire emmener le jeune Marc en mission, Paul ne veut pas. Ils discutent, mais de quelques-unes des lettres ultérieures de Paul, on comprend qu'il n'est pas resté de rancune entre les deux. Paul écrit même à Timothée, qui doit le rejoindre tout de suite : « Efforce-toi de me rejoindre au plus vite, [...] Amène Marc avec toi, [lui précisément !] il m'est très utile pour le ministère » (*2 Tm 4, 9.11*). Voilà la fraternité dans l'Église : on peut discuter à propos de visions, de points de vues – et il est bien de le faire, cela fait du bien, un peu de discussion fait toujours du bien –, de sensibilités et d'idées différentes, parce qu'il est dommage de ne jamais discuter. Une paix trop rigoriste n'est pas de Dieu. Dans une famille, les frères discutent, échangent leurs points de vue. Je suspecte ceux qui ne contredisent jamais, parce qu'ils ont un « agenda caché », toujours. Voilà la fraternité dans l'Église : on peut confronter les visions, les sensibilités, les idées différentes, et, dans certains cas, se dire les choses en face avec franchise, cela aide, dans certains cas, plutôt que de le dire par derrière, dans un bavardage qui ne fait de bien à personne. La discussion est une occasion de croissance et de changement. Mais rappelons-nous toujours : on discute non pour se faire la guerre, non pour s'imposer, mais pour exprimer et vivre la vitalité de l'Esprit qui est amour et communion. On discute, mais on reste frères. Je me souviens qu'enfant, nous étions cinq. On discutait entre nous, parfois avec vigueur, pas tous les jours non plus ; et puis nous nous retrouvions tous ensemble à table. Voilà, ce sont les échanges dans une famille qui a une mère, la mère Église : les enfants discutent.

Chers frères et sœurs, nous avons besoin d'une *Église fraternelle* qui soit un instrument de fraternité pour le monde. Ici à Chypre, il y a beaucoup de sensibilités spirituelles et ecclésiales, des histoires d'origine variées, des rites, des traditions différentes. Mais nous ne devons pas percevoir la diversité comme une menace pour l'identité, ni nous jalousser ou nous soucier de nos espaces

respectifs. Si nous tombons dans cette tentation, la peur grandit, la peur engendre la méfiance, la méfiance débouche sur la suspicion et conduit tôt ou tard à la guerre. Nous sommes frères, aimés par un unique Père. Vous êtes immersés dans la Méditerranée : une mer d'histoires différentes, une mer qui a bercé tant de civilisations, une mer d'où débarquent, aujourd'hui encore, des personnes, des peuples et des cultures de toutes les parties du monde. Par votre fraternité, vous pouvez rappeler à tous, à l'Europe tout entière, que pour construire un avenir digne de l'homme, il faut travailler ensemble, dépasser les divisions, abattre les murs et cultiver le rêve de l'unité. Nous avons besoin de nous accueillir et de nous intégrer, de marcher ensemble, d'être frères et sœurs de tous!

Je vous remercie pour ce que vous êtes et pour ce que vous faites, pour la joie avec laquelle vous annoncez l'Évangile et pour les efforts et les renoncements avec lesquels vous le soutenez et le faites progresser. C'est la voie tracée par les saints Apôtres Paul et Barnabé. Je vous souhaite d'être toujours une Église patiente, qui ne s'épouvante jamais, qui discerne, qui accompagne et qui intègre ; et une Église fraternelle, qui fait place à l'autre, qui discute mais reste unie, et qui grandit dans la discussion. Je vous bénis, chacun d'entre vous, et s'il vous plaît, continuez à prier pour moi, parce que j'en ai besoin ! *Eucharistó!* [Merci!]

MESSE - HOMÉLIE DU SAINT-PÈRE *GSP Stadium de Nicosie - Vendredi 3 décembre 2021*

Alors que Jésus passe, deux aveugles lui crient leur misère et leur espérance : « Fils de David, aie pitié de nous ! » (*Mt 9, 27*). « Fils de David » était un titre attribué au Messie, que les prophéties annonçaient comme devant être de la lignée de David. Les deux protagonistes de l'Évangile de ce jour sont donc aveugles. Ils voient pourtant ce qui est le plus important : ils reconnaissent en Jésus le Messie venu dans le monde. Attardons-nous sur trois passages de cette rencontre. Ils peuvent nous aider, sur notre chemin de l'Avent, à accueillir à notre tour le Seigneur qui vient, le Seigneur qui passe.

La première étape : *aller à Jésus pour guérir*. Le texte dit que les deux aveugles criaient vers le Seigneur alors qu'ils le suivaient (cf. v. 27). Ils ne le voient pas mais ils entendent sa voix et suivent ses pas. Ils cherchent dans le Christ ce que les prophètes avaient annoncé, c'est-à-dire les signes de guérison et de compassion de Dieu au milieu de son peuple. Isaïe avait écrit à ce propos : « Alors se dessilleront les yeux des aveugles » (35, 5). Et une autre prophétie, dans la première lecture d'aujourd'hui : « Quant aux aveugles, sortant de l'obscurité et des ténèbres, leurs yeux verront » (29,18). Les deux personnages de l'Évangile font confiance à Jésus et le suivent, en quête de lumière pour leurs yeux.

Et pourquoi, frères et sœurs, ces deux personnages font-ils confiance à Jésus ? Parce qu'ils perçoivent que, dans l'obscurité de l'histoire, il est la lumière qui éclaire les nuits du cœur et du monde, qui vainc les ténèbres et surmonte tout aveuglement. Nous le savons bien, nous aussi : nous avons dans notre cœur des aveuglements. Comme les deux aveugles, nous sommes aussi des voyageurs, souvent plongés dans les obscurités de la vie. La première chose à faire est d'aller vers Jésus, comme il le demande lui-même : « Venez à moi, vous tous qui

peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos » (*Mt* 11, 28). Qui parmi nous n'est-il pas fatigué et accablé d'une manière ou d'une autre ? Tous. Cependant, nous résistons à aller vers Jésus. Nous préférons bien souvent rester repliés sur nous-mêmes, rester seuls dans nos ténèbres, pleurer sur nous-mêmes, en acceptant la mauvaise compagnie de la tristesse. Jésus est le médecin : lui seul, la vraie lumière qui éclaire tout homme (cf. *Jn* 1, 9), il nous donne en abondance lumière, chaleur et amour. Lui seul libère le cœur du mal. Interrogeons-nous : est-ce que je m'enferme dans les ténèbres de la mélancolie qui tarit les sources de la joie, ou bien est-ce que je vais vers Jésus et lui apporte ma vie ? Est-ce que je suis Jésus, est-ce que je le « poursuis », est-ce que je lui crie mes besoins, est-ce que je lui confie mon amertume ? Faisons-le, donnons à Jésus la possibilité de guérir notre cœur. C'est la première étape, mais la guérison intérieure en requiert deux autres.

La seconde est *porter ensemble les blessures*. Dans ce récit évangélique, il ne s'agit pas de la guérison d'un seul aveugle, comme par exemple dans les cas de Bartimée (cf. *Mc* 10, 46-52) ou de l'aveugle-né (cf. *Jn* 9, 1-41). Ici, les aveugles sont au nombre de deux. Ils sont ensemble sur la route. Ensemble, ils partagent la souffrance de leur condition, ensemble ils aspirent à une lumière qui puisse resplendir au cœur de leurs nuits. Le texte que nous avons entendu est toujours au pluriel, parce que les deux font tout ensemble : tous deux suivent Jésus, tous deux crient vers lui et demandent la guérison. Non pas chacun pour soi, mais ensemble. Il est significatif qu'ils disent au Christ : « *Aie pitié de nous* ». Ils utilisent le « nous », ils ne disent pas « je ». Aucun ne pense à sa propre cécité, mais ils demandent de l'aide ensemble. Voilà le signe éloquent de la vie chrétienne, voilà le trait distinctif de l'esprit ecclésial : penser, parler et agir comme un « nous », en laissant l'individualisme et la prétention à l'autosuffisance qui rendent le cœur malade.

Les deux aveugles, en partageant leurs souffrances et leur amitié fraternelle, nous apprennent beaucoup. Chacun est en quelque sorte aveugle à cause du péché qui nous empêche de "voir" Dieu comme notre Père et les autres comme nos frères. C'est ce que fait le péché, il déforme la réalité : il nous fait voir Dieu comme un patron et les autres comme des problèmes. C'est l'œuvre du tentateur qui falsifie les choses et tend à nous les montrer sous un jour négatif pour nous jeter dans le découragement et l'amertume. Et la mauvaise tristesse, qui est dangereuse et ne vient pas de Dieu, se cache bien dans la solitude. Il n'est donc pas possible d'affronter seuls les ténèbres. Si nous portons seuls notre aveuglement intérieur, nous risquons d'être dépassés. Nous devons nous tenir les uns à côté des autres, partager nos blessures, affronter la route ensemble.

Chers frères et sœurs, face à nos propres obscurités et aux défis auxquels nous sommes confrontés dans l'Église et dans la société, nous sommes appelés à renouveler la fraternité. Si nous restons divisés entre nous, si chacun ne pense qu'à lui-même ou à son groupe, si nous ne nous rassemblons pas, nous ne dialoguons pas, nous ne marchons pas ensemble, alors nous ne pourrons pas guérir pleinement de nos aveuglements. La guérison se produit lorsque nous portons nos blessures ensemble, lorsque nous faisons face à nos problèmes ensemble, lorsque nous nous écoutons et nous nous parlons. C'est la *grâce de vivre en communauté*, de comprendre la valeur d'être ensemble, d'être une communauté. Je la demande pour vous : puissiez-vous être toujours ensemble, être toujours unis ; et ainsi aller de l'avant avec joie : des frères et des sœurs chrétiens, fils de l'unique Père. Et je le demande aussi pour moi.

Et voici la troisième étape : *annoncer l'Évangile avec joie*. Après avoir été guéris ensemble par Jésus, les deux protagonistes anonymes de l'Évangile, en qui nous pouvons nous retrouver, commencent à répandre la nouvelle dans toute la région, partout ils en parlent. Il y a là une certaine ironie : Jésus leur avait recommandé de ne rien dire à personne, mais ils font exactement le contraire (cf. *Mt 9, 30-31*). Il ressort cependant clairement du récit que leur intention n'est pas de désobéir au Seigneur. Ils ne peuvent tout simplement pas contenir leur enthousiasme d'avoir été guéris, la joie de ce qu'ils ont vécu dans leur rencontre avec lui. Et voici un autre signe distinctif du chrétien : la joie de l'Évangile, une joie irrépressible qui « remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus » (Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, n. 1), la joie de l'Évangile libère du risque d'une foi intimiste, sévère et plaintive, et elle conduit au dynamisme du témoignage.

Chers amis, il est bon de vous voir et de constater que vous vivez joyeusement l'annonce libératrice de l'Évangile. Je vous en remercie. Il ne s'agit pas de prosélytisme - s'il vous plaît, pas de prosélytisme -, mais de témoignage ; non de moralisme qui juge - non pas cela - , mais de miséricorde qui embrasse ; non de culte extérieur, mais d'amour vécu. Je vous encourage à poursuivre sur cette voie : comme les deux aveugles de l'Évangile, renouvelons nous aussi notre rencontre avec Jésus et sortons de nous-mêmes sans crainte pour témoigner de lui à tous ceux que nous rencontrons ! Sortons pour apporter la lumière que nous avons reçue, sortons pour éclairer la nuit qui nous entoure si souvent ! Frères et sœurs, il y a besoin de *chrétiens éclairés mais surtout lumineux*, qui touchent avec tendresse la cécité de leurs frères et qui, avec des gestes et des paroles de consolation, allument des lueurs d'espoir dans les ténèbres. Des chrétiens qui sèment les graines de l'Évangile dans les champs arides de la vie quotidienne, qui offrent des caresses dans les solitudes de la souffrance et de la pauvreté.

Frères et sœurs, le Seigneur Jésus passe, il passe aussi par les rues de Chypre, il écoute le cri de nos aveuglements, il veut toucher nos yeux, il veut toucher nos coeurs, nous faire venir à la lumière, nous faire renaître, nous relever intérieurement : Voilà ce que veut faire Jésus. Et il nous pose la même question qu'il a posée à ces aveugles : « Croyez-vous que je peux faire cela ? » (*Mt 9, 28*). Croyons-nous que Jésus puisse le faire ? Renouvelons-lui notre confiance ! Disons-lui : Jésus, nous croyons que ta lumière est plus grande que toutes nos ténèbres ; nous croyons que toi tu peux nous guérir, que toi tu peux renouveler notre fraternité, que tu peux multiplier notre joie ; et avec toute l'Église nous t'invoquons tous ensemble : Viens, Seigneur Jésus! [tous répètent : Viens, Seigneur Jésus!] Viens, Seigneur Jésus! [tous : Viens, Seigneur Jésus!] Viens, Seigneur Jésus! [tous : Viens, Seigneur Jésus!]

PRIÈRE OECUMÉNIQUE AVEC LES MIGRANTS

Eglise paroissiale de la Sainte-Croix à Nicosie

Vendredi 3 décembre 2021

Chers frères et sœurs !

C'est une grande joie de me trouver ici avec vous et de finir ma visite à Chypre avec cette rencontre de prière. Je remercie les Patriarches Pizzaballa et Béchara Raï, ainsi que Madame Elisabeth de la Caritas. Je salue avec affection et reconnaissance les Représentants des différentes confessions chrétiennes présentes à Chypre.

Je voudrais dire un grand "merci" du fond du cœur à vous, jeunes migrants, qui avez donné vos témoignages. Je les avais reçus à l'avance il y a environ un mois et ils m'avaient beaucoup touché, et, aujourd'hui encore, ils m'ont ému en les entendant. Mais ce n'est pas seulement de l'émotion, c'est bien plus : c'est de l'émotion qui vient de la beauté de la vérité. Comme celle de Jésus lorsqu'il s'est exclamé : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits » (*Mt 11, 25*). Moi aussi, je loue le Père céleste parce que cela se passe aujourd'hui, ici – comme aussi partout dans le monde – : aux petits, Dieu révèle son Royaume, Royaume d'amour, de justice et de paix.

Après vous avoir écoutés, nous comprenons mieux toute la puissance prophétique de la Parole de Dieu qui, à travers l'apôtre Paul, dit : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes concitoyens des saints, vous êtes membres de la famille de Dieu » (*Ep 2, 19*). Des paroles écrites aux chrétiens d'Éphèse – non loin d'ici ! – ; des paroles très lointaines dans le temps, mais très proches, plus actuelles que jamais, comme si elles avaient été écrites aujourd'hui pour nous : "*Vous n'êtes pas des étrangers, mais des concitoyens*". C'est la prophétie de l'Église : une communauté qui – avec toutes les limites humaines – incarne le rêve de Dieu. Car Dieu rêve aussi, comme toi, Mariamie, qui viens de la République Démocratique du Congo et qui t'es définie comme "pleine de rêves". Comme toi, Dieu rêve d'un monde de paix, dans lequel ses enfants vivent comme des frères et sœurs. Dieu veut cela, Dieu rêve de cela. C'est nous qui ne voulons pas.

Votre présence, frères et sœurs migrants, est très significative pour cette célébration. Vos témoignages sont comme un "miroir" pour nous, communautés chrétiennes. Lorsque toi, Thamara qui viens du Sri Lanka, tu dis : "On me demande souvent *qui je suis*" : la brutalité des migrations met en jeu l'identité même. Mais moi, je suis cela ? Je ne sais pas... Où sont mes racines ? Qui suis-je. Et lorsque tu dis cela tu nous rappelles qu'on nous pose aussi parfois cette question : "Qui es-tu ?". Et malheureusement cela signifie souvent : "De quel parti es-tu ? À quel groupe appartiens-tu ?" Mais comme tu nous l'as dit, nous ne sommes pas des numéros, nous ne sommes pas des individus à cataloguer. Nous sommes "frères", "amis", "croyants", "proches" les uns des autres. Mais lorsque les intérêts de groupe ou les intérêts politiques, même ceux des nations, poussent, beaucoup d'entre nous se trouvent mis à part, sans le vouloir, esclaves. Car toujours l'intérêt asservit, toujours il fait des esclaves. L'amour, qui est large, qui est le contraire de la haine, l'amour nous rend libre.

Lorsque toi, Maccolins, qui viens du Cameroun, tu dis qu'au cours de ta vie tu as été "*blessé par la haine*", tu parles de cela, de ces *blessures* des intérêts ; et tu

nous rappelles que la haine a aussi pollué nos relations entre chrétiens. Et cela, comme tu l'as dit, laisse sa marque, une marque profonde qui dure longtemps. C'est un poison. Oui, tu l'as fait sentir, avec ta passion : la haine est un poison dont il est difficile de se désintoxiquer. Et la haine est une mentalité une mentalité tordue, qui au lieu de nous faire reconnaître comme des frères, nous fait voir comme des adversaires, comme des rivaux quand ce n'est pas comme des objets à vendre ou à exploiter.

Lorsque toi, Rozh, qui viens d'Iraq, tu dis que tu es "une personne *en voyage*", tu nous rappelles que nous sommes aussi des communautés en voyage, nous sommes sur le chemin *du conflit à la communion*. Sur ce long chemin fait de montées et de descentes, il ne faut pas avoir peur des différences entre nous, mais plutôt, oui, de nos fermetures et de nos préjugés qui nous empêchent de nous rencontrer vraiment et de marcher ensemble. Les fermetures et les préjugés reconstruisent entre nous ce mur de séparation que le Christ a abattu, celui de l'ininitié (cf. *Ep 2, 14*). Ainsi notre voyage vers la pleine unité peut se poursuivre dans la mesure où, tous ensemble, nous gardons le regard fixé sur Jésus qui est « notre paix » (*ibid.*), qui est la « pierre angulaire » (v. 20). Et lui, le Seigneur Jésus, vient à notre rencontre avec le visage du frère marginalisé et rejeté. Avec le visage du migrant méprisé, rejeté, mis en cage, exploité... Mais aussi – comme tu l'as dit – du migrant qui voyage vers quelque chose, vers une espérance, vers une coexistence plus humaine...

Et ainsi Dieu nous parle à travers vos rêves. Le danger est que souvent nous ne laissons pas entrer les rêves en nous, et que nous préférons dormir au lieu de rêver. Il est si facile de regarder ailleurs. Et en ce monde nous nous sommes habitués à cette culture de l'indifférence, à cette culture du regarder ailleurs et nous endormir tranquilles. Mais sur cette route on ne peut jamais rêver. Elle est dure. Dieu parle à travers vos rêves. Dieu ne parle pas à travers les personnes qui ne rêvent de rien parce qu'elles ont tout ou parce que leur cœur s'est endurci. Dieu nous appelle, nous aussi, à ne pas nous résigner à un monde divisé, à ne pas nous résigner à une communauté chrétienne divisée, mais à marcher dans l'histoire attirés par le rêve de Dieu, c'est à dire une humanité sans murs de séparation, libérée de l'ininitié, avec non plus des étrangers mais seulement des concitoyens, comme le disait Paul dans le passage que j'ai cité. Différents, certes, et fiers de nos particularités, fiers d'être différents, de ces particularités qui sont un don de Dieu. Différents et fiers de l'être mais toujours réconciliés, toujours frères.

Puisse cette île, marquée par une douloureuse division, - je vois le mur, là [à travers la porte ouverte de l'église] - puisse-t-elle devenir, par la grâce de Dieu, un *laboratoire de fraternité*. Je remercie tous ceux qui travaillent à cela. Penser que cette île est généreuse mais ne peut pas tout faire, car le nombre de personnes qui arrivent est supérieur à ses possibilités d'insertion, d'intégration, d'accompagnement, de promotion. Sa proximité géographique facilite..., mais ce n'est pas facile. Nous devons comprendre les limites auxquelles les gouvernants de cette île sont liés. Mais il y a toujours sur cette île, et je l'ai vu chez les responsables que j'ai rencontrés, [*l'engagement*] de devenir, avec la grâce de Dieu, un laboratoire de fraternité. Et elle pourra l'être à deux conditions. La première est la reconnaissance effective de la dignité de toute personne humaine (cf. Enc. *Fratelli tutti*, n. 8). Notre dignité n'est pas à vendre, elle n'est pas à louer, elle ne doit pas être perdue. La tête haute : je suis *digne* fils de Dieu. La reconnaissance effective de la dignité de toute personne humaine : c'est le fondement éthique, un fondement universel qui est aussi au cœur de la doctrine

sociale chrétienne. La deuxième condition est l'ouverture confiante à Dieu, le Père de tous. Et cela est le "levain" que nous sommes appelés à apporter en tant que croyants (cf. *ibid.*, n. 272).

À ces conditions, il est possible que le *rêve* se transforme en un *voyage* quotidien, fait de pas concrets allant du conflit à la communion, de la *haine* à l'*amour*, de la fuite à la rencontre. Un cheminement patient qui, jour après jour, nous fait entrer dans la terre que Dieu a préparée pour nous, la terre où, si on te demande : "Qui es-tu ?", tu peux répondre ouvertement : "*Vois, Je suis ton frère : tu ne me connais pas ?*". Et aller ainsi, lentement.

En vous écoutant, en vous regardant en face, la mémoire va au-delà, elle va aux souffrances. Vous êtes arrivés ici : mais combien de vos frères et de vos sœurs sont-ils restés en route ? Combien de désespérés commencent le voyage dans des conditions très difficiles, mêmes précaires, et ne peuvent pas arriver ? Nous pouvons parler de cette mer qui est devenue un grand cimetière. En vous voyant, je vois les souffrances du chemin. Nombreux de ceux qui ont été enlevés, vendus, exploités... sont encore en route, on ne sait pas où. C'est l'histoire d'un esclavage, un esclavage universel. Nous voyons ce qui se passe, et le pire c'est que *nous sommes en train de nous habituer* à cela. "Oui, aujourd'hui une embarcation a coulé, là, beaucoup de disparus..." Mais ce fait de s'habituer est une maladie grave, c'est une maladie très grave, et il n'y a pas d'antibiotique pour cette maladie ! Nous devons aller contre ce vice de l'habitude de lire ces tragédies dans les journaux ou de les entendre dans d'autres médias. En vous voyant, je pense à beaucoup qui ont dû retourner parce qu'ils ont été repoussés et ont fini dans les *camps*, de vrais *camps* où les femmes sont vendues, les hommes torturés, faits esclaves... Nous nous lamentons lorsque nous lisons les histoires des *camps* du siècle dernier, nazis, ceux de Staline, nous nous lamentons lorsque nous voyons cela et nous disons : "mais comment cela a-t-il pu arriver ?" Frères et sœurs, cela arrive aujourd'hui, sur les côtes voisines ! Des lieux d'esclavage. J'ai vu des témoignages filmés de cela : des lieux de torture, de vente de personnes. Je dis cela parce que c'est ma responsabilité d'aider à ouvrir les yeux. La migration forcée n'est pas une pratique touristique : s'il vous plaît ! Et le péché que nous avons en nous nous pousse à penser : "pauvres gens, pauvres gens !" et avec ce "pauvre gens" nous effaçons tout. C'est la guerre de cette époque, c'est la souffrance de frères et sœurs que nous ne pouvons pas taire. Ceux qui ont donné tout ce qu'ils avaient pour monter sur une embarcation, de nuit, et ensuite... sans savoir s'ils arriveront... Et ensuite repoussés pour finir dans les *camps*, vrais lieux de confinement, de torture et d'esclavage.

Cela, c'est l'histoire de cette *civilisation développée* que nous appelons *Occident*. Et ensuite – excusez-moi, mais je voudrais dire ce que j'ai sur le cœur, au moins afin de prier l'un pour l'autre et faire quelque chose – et ensuite, les fils de fer barbelés. On peut le voir ici : c'est une guerre de haine qui divise un pays. Mais les barbelés, en d'autres lieux, sont mis pour ne pas laisser entrer le réfugié, celui qui vient demander la liberté, du pain, de l'aide, de la fraternité, de la joie, qui, fuyant la haine se retrouve devant une haine qui s'appelle *fil de fer barbelé*. Que le Seigneur réveille la conscience de chacun de nous devant toutes ces choses.

Et pardonnez-moi si j'ai dit les choses comme elles sont, mais nous ne pouvons pas taire et regarder ailleurs, dans cette culture de l'indifférence.

Que le Seigneur vous bénisse tous ! Merci.